Brevet Élémentaire

(Filles)

A LILLE

477 jeunes filles se présentent à cette première session. Voici le texte des épreuves écrites. Les admissibilités seront connues ce soir mardi, vers sept heures, et l'oral commencera mercredi matin.

ORTHOGRAPHE

Le ménage à Saint-Cyr

Madame de Maintenon avait fait de la maison de Saint-Cyr une famille, un ménage. Les grandes demoiselles habillaient, peignaient, nettoyaient les petites. Chacune avait sa tâche marquée, à l'infirmerie, à la lingerie, au dortoir, au réfectoire ; on faisait les lits, on frottait, on époussetait, les plus jeunes étaient employées à éplucher les fleurs pour les sirops, à ramasser les fruits, à préparer les légumes. Pendant les premières heures de la matinée surtout, la maison était une véritable ruche. Agir et travailler, travailler des bras énergiquement, était l'obligation commune. Et il eût fait beau voir qu'on se refusât à aucune besogne, qu'on se plaignît du froid, de la fumée, du vent, de la poussière, des puanteurs, qu'on fît la grimace pour une renêtre ou une porte mal close, qu'on demandât d'apporter ce qu'on pouvait aller prendre soi-même. Madame de Maintenon était la peut-être dans la chambre voisine, toute prête à noter les négligences et à châtier des lâchetés. Cette activité domestique devait être considérée comme un honneur, bien loin de paraître une peine ; elle en triomphait ; elle aurait voulu qu'on vît tout Saint-Cyr le balai à la main. Même dans les travaux de couture, elle distinguait ceux qui sont utiles de ceux qui ne sont que de pur agrément. Ses conseils à cet égard méritent une mention spéciale. L'occupation manuelle était un des grands moyens d'éducation de Saint-Cyr. Madame de Maintenon s'en servait pour ramener les enfants au repos et au silence, pour empêcher leur esprit de se disiper et de s'égarer. Elle ne connaissait pas de meilleure sauvegarde contre les dangers de l'oisiveté.

QUESTIONS

1° Dresser une liste de tous les verbes employés dans la dictée, au mode subjonctif, avec l'indication du temps.

2° Analyse logique de la phrase : « Même dans ses travaux de couture, elle distinguait ceux qui sont utiles de ceux qui ne sont que de pur agrément.

3° Expliquer les expressions suivantes : Empêcher l'esprit de se dissiper, sauvegarder contre les dangers de l'oisiveté.

4° Pourquoi la maison de Saint-Cyr est-elle comparée à une ruche ?

5° Comment Madame de Maintenon entendait-elle l'éducation de la ménagère ?

COMPOSITION FRANÇAISE

Les anciens croyaient les bois peuplés de divinités aimables et bienfaisantes. N'avaient-ils pas raison d'admirer et d'aimer les arbres ?

Dites la beauté des bois, le charme des promenades en forêt. Montrez l'arbre bienfaiteur de l'homme. Expliquez le rôle important de la forêt — gardienne des sources — régulatrices du climat — protectrice de la plaine.

ARITHMÉTIQUE

I. — On a placé à des taux différents deux sommes dont la première est les 9/16 de la deuxième. Les taux sont tels que la première somme, placée pendant cinq mois dix jours, a produit un intérêt égal à son 1/50 et la deuxième, en dix mois dix jours, un intérêt égal à ses 7/600. Sachant que les deux sommes placées pendant trente-six jours, la première au taux de la deuxième et réciproquement, ont produit 2.079 francs. Calculez :

1° Les taux auxquels les deux sommes étaient primitivement placées.

2° Le montant de chacune d'elles.

3° Les intérêts produits dans le premier placement.

II. — Un nombre de quatre chiffres reste le même quand on le renverse. Trouvez ce nombre, sachant que la somme des quatre chiffres est 20 et que l'excès du nombre formé par les deux chiffres de droite sur celui formé par les deux chiffres de gauche est 54.

CHRONIQUE MILITAIRE

Chansons de route

Sur la route, chaussée à blanc, dans un nuage de poussière, le régiment monte en silence. Les hommes rouges et ruisselants, courbés sous le sac, le corps penché en avant, gravissent la côte, et le dur effort contracte leur visage : ils sont comme des haleurs qui tirent en peinant l'implacable longueur de l'étape. Mais, soudain, la route redescend, et les chansons partent de tous les rangs. Les visages respirent la bonne humeur et la joie de la fatigue vaincue. Un coup de vent, et les épaules oublient le fardeau douloureux qui pèse sur elles. La blanche poussière, soulevée par les pieds moins traînants, monte maintenant comme une vapeur joyeuse.

Les godillots sont lourds su' l' sac,
Les godillots sont lourds.

chantent mille bouches, mais désormais c'est pour rire, et pour avaler, en s'étourdissant de refrains faciles, les kilomètres interminables.

Les cohortes hardis prétendent le pas, relèvent les reins, bombent, ou langoureux, berrent de mélopées provinciales la noble lassitude de la marche. Les chevaux eux-mêmes dressent l'oreille dans l'air plein de chansons, et frappent le sol d'un sabot plus vif. Parfois, tous les hommes chantent en chœur, unanimes ou alternant : souvent aussi un loustic entonne seul un refrain que reprennent des voix nombreuses.

J'si trois filles à marier,
Laissons les rubans voler,
Laissons les, les rubi, les rubens qui volent,
Laissons les rubans voler.

Elles sont innombrables et d'une variété infinie ces chansons de route. Quelques-unes sont très vieilles et portent sur leurs ailes de papillons la poussière de tous les siècles : celle-là nous vient du temps des Anglais et celle-ci des grognards invincibles. L'une est née sur les routes d'Europe, dans les plis du drapeau pour exalter le vol de l'aigle, et l'autre fleure encore la vieille province naïve. Elles sont comme simplifiées, usées par les milliers de lèvres ardentes ou douloureuses qui les ont respirées.

Il en est aussi de modernes, et chaque jour la rue ou le café-concert en apportent de nouvelles. Celles qui rendent les jambes plus légères et qui abrègent l'étape demeurent et passent au répertoire : l'oubli prend les autres.

C'est nous les joyeux, les petits joyeux
Qui n'ont pas froid aux yeux.

et

Ous-ce qu'est Saint-Nazaire,

eurent ainsi une heure de vogue, due à leur bonne humeur, à leur musique enlevante et facile.

Il y a la chanson patriotique, la chanson sentimentale, la chanson satirique, *Sambre-et-Meuse*, la *Marche lorraine*, l'*Arrivée au régiment*. Il y a surtout les soles qu'on peut recommencer jusqu'à épuisement de chaleur vitale.

C'est bâbord qui gagne, qui gagne,
C'est tribord qui gagne bâbord.

Ou bien : « J'ai plumé le bec de mon aiguette. »

Ou bien encore : « Ma capote a trois boulons. »

Beaucoup des refrains en vogue ont un sens vague. Qui dira la raison de la faveur inépuisable de celui-ci, qu'on entend dans l'armée française tout entière.

Dans cette vie
On sait varie
A chaque pas qui nous mène en tombeau
Portons gaîment l'as de carreau !

Enfin, il faut bien en convenir, la plupart des chansons de route sont stupides et beaucoup sont obscènes.

De cette obscénité, quelques-uns ont pris trop aisément leur parti. A les entendre, elle est inévitable et elle paraît à nos soldats uniquement militaire.

On ne saurait trop s'élever contre une conception aussi archaïque, aussi saugrenue. Mais sapristi, il n'y a pas eu que Cambronne dans l'armée française ; Vauvenargues, Lamartine et de Vigny ont été officiers. Pourquoi, d'ailleurs, en rester toujours à l'image de cette armée de métier dont le long séjour sous les drapeaux, la vie des camps, l'état de guerre expliquaient, sans les excuser, les allures trop libres et le langage grossier. La nation armée n'a pas les mêmes prétextes à des mœurs faciles : on l'oublie souvent, et je ne vois pas pourquoi le soldat de deux ans devrait nécessairement user, pendant son passage à la caserne, de licences qui lui sont étrangères avant et après.

J'en appelle à tous ceux qui ont fait leur service militaire et je leur demande premièrement s'ils n'ont pas connu des officiers qui étaient arrivés à supprimer les chansons obscènes du répertoire des chansons de route de leur unité, et secondement, si cette liberté grossière n'était pas plutôt le fait de quelques individus que de la masse.

Presque toujours, cet encouragement au vice vient de l'habitant d'une grande ville, étudiant ou ouvrier, qui pense tirer quelque lustre de sa connaissance des mauvais lieux. Il est subi seulement, au début, et on n'est qu'après quelque temps de cette suggestion malsaine que les camarades sont à l'unisson. Le paysan français est souvent grossier, mais l'ouvrier est plus souvent vicieux et surtout fanfaron de vice.

Il faut donc louer M. Chéron d'avoir voulu réagir contre l'obscénité et la niaiserie de la chanson militaire, M. Sarrant, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a recueilli l'idée dans sa succession et prétend la faire aboutir.

En effet, il ne le borne pas à instituer un concours. L'inutilité des concours a été trop de fois constatée. Il ne suffit pas d'inventer une chanson, de paroles correctes et de musique facile à retenir. Elle ne sera adoptée par le troupier qu'à certaines conditions que j'aurais voulu voir énoncer dans le projet de concours. De l'esprit, des idées simples, des phrases courtes, des répétitions, des couplets brefs et des refrains faciles, très « marchants », voilà le minimum de ce qui doit être exigé, et ce minimum est déjà difficile à trouver. Ce n'est pas de l'esprit qui veut, et surtout l'esprit des choses militaires.

Il y a une autre difficulté. On ne doit demander aucun travail cérébral à l'homme écrasé de fatigue physique. Cela explique le succès des scies musicales, qui fonctionnent presque mécaniquement. L'homme qui peine, dans la chaleur et sous le poids du sac ou du équipement, n'est capable ni d'abstraction ni d'un effort de mémoire. Il lui suffit d'endormir ses soucis ou ronron d'une ritournelle très simple.

Et voilà pourquoi j'approuve M. Sarrant de ne pas s'être borné à un concours. Il vient, en effet, de faire appel aux chefs de musique afin de recueillir tous les refrains les plus goûtés du soldat. Cette musique consacrée, étant assurée du succès depuis longtemps, il suffira d'y adapter des paroles qui ne seront ni niaises ni obscènes.

Qu'en y réussissant et que les paroles nouvelles fassent oublier les anciennes, ce n'est pas très sûr. Mais enfin, ce sera quand même une noble entreprise de l'avoir tenté.

FLAMBEAU.

L'Imprimerie de la *Croix du Nord*
se charge de l'exécution rapide et soignée des
Têtes de Lettres, Factures, Memorandums

La tyrannie socialiste

Le citoyen Campener n'y échappe pas, et la « Parti » se dispose à donner de nouveaux tours de vis à ceux des « camarades qui voudraient être indépendants et libres.

Au compte-rendu de la réunion de la commission administrative de la Fédération Socialiste du Nord, que publie le « Travailleur », on lit le passage suivant relatif à l'attitude du citoyen Campener lors des élections législatives dans la première circonscription de Cambrai :

Le citoyen Lebas rend compte de sa délégation à Cambrai et de la décision ci-dessous prise par la commission arbitrale dans l'affaire Campener :

Les citoyens Chollon, Archais, Lebaré, arbitres du Comité électoral de la première circonscription de Cambrai, et les citoyens Hantoit, Talmant et Lengrand, arbitres du citoyen Campener, réunis le 5 juin, à Cambrai, sous la présidence du citoyen Lebas, délégué de la Fédération, après avoir examiné minutieusement les rapports et dossiers des deux parties et après les avoir entendues contradictoirement, n'ont relevé que la question de manquement à la discipline du Parti, et pour ce motif blâment énergiquement le citoyen Campener qui, oubliant la décision prise par la Fédération sur l'attitude du Parti dans le scrutin de ballottage du 6 mai, incité par affiches et circulaires, les directions socialistes à avoir une attitude différente de celle décidée par l'Assemblée générale du Comité Fédéral ;

Et pour éviter, dans la mesure du possible, des cas d'indiscipline semblables, invitent la Fédération, pour les élections futures, à prendre des mesures pour qu'à l'avenir le Parti dispose du premier comme du second tour de la signature de ses candidats.

Rien que cela !

Pour que des milliers d'hommes « conscients » se laissent ainsi mener comme des moutons, il ne faut pas oublier qu'on a fait en France trois ou quatre révolutions !

Et une la Sociale voudrait encore en faire une !

« Reliquat du Milliard des Congrégations »

Je reçus tout récemment la visite de quelques amis belges, gens instruits, judicieux et très positifs.

Il m'a semblé que les Belges gardent dans leur for intérieur une assez vive antipathie pour tout ce qui touche au gouvernement français. Rien d'étonnant, car dans les provinces belges limitrophes on se souvient encore, et l'on raconte, non sans terreur, les récits émouvants, mais véridiques, des faits et gestes des sans-culottes révolutionnaires qui épouvantèrent leurs paisibles campagnes. L'impiété, les profanations sacrilèges, les destructions et les brigandages contre les habitants de ces contrées y ont laissé un triste mais vivant souvenir.

Ce coup d'œil rétrospectif fera comprendre la mentalité des Belges, qui connaissent peu la façon dont on pratique chez nous la neutralité et maçonnique devise : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Je les conduisis donc dans un de ces anciens établissements scolaires qui tombent en ruines, pour la honte du gouvernement franc-maçon, auteur de ces destructions inconnues hors de France. Quand ils virent les classes désertes, ces réfectoires délabrés, ces dortoirs, ces salles d'études, ces salles de musique, ces laboratoires abandonnés et détériorés, ces vastes cours ombragées et changées en prairies et en bosquets poussés au hasard, ils ne purent retenir leurs exclamations indignées.

S'adressant au Directeur :

« Quoi ! vous n'occupez plus ces beaux appartements ! Pourquoi ? On vous a expulsés !... De par quel droit ?... On vous prive de votre gagne-pain... on vous empêche de travailler ?... »

Ils en lèvent les bras au ciel, ils n'en reviennent pas, ils en sont ahuris.

« Est-ce possible, ajoutent-ils, qu'on tolère de pareils attentats contre des citoyens reconnus par l'Etat lui-même à la hauteur de leurs fonctions, jouissant de l'estime des familles, de l'affection de leurs élèves, de la sympathie générale !... Vous a-t-on reproché quelque infériorité ou défectuosité dans vos méthodes d'enseignement ? de l'insuccès dans les concours ou examens ?... J'ai lu dernièrement, ajouta l'un d'eux, qu'un député appelé « Buisson » fut pris à partie par un de ses collègues, lui reprochant les éloges qu'il avait donnés aux congréganistes lors de l'Exposition de 1900.

— Personne, répondit le Directeur, ne nous a fait de reproches, ni blâmé notre enseignement, tant s'en faut ; nos concurrents loyaux sont unanimes à nous louer.

— Et alors ?

— Alors, au mépris de la justice, de l'indignation de tous les honnêtes gens, on commet ces spoliations capables d'étonner la terre et d'irriter le Ciel.

— Adieu, mon frère, disent les Belges, ayant achevé la visite du couvent, maudit soit un gouvernement qui se permet de telles iniquités !... »

Je les quittai, songeant à leurs appréciations et me disant : Ils ont grandement raison.

F. A.

Les lecteurs de notre grande édition à huit pages seront heureux de trouver plus loin :

LES COURS TRES COMPLETS DE LA BOURSE DE PARIS.

Comment faire le catéchisme ?

La persécution religieuse en Espagne.

Guerre et Marine.

Chronique Agricole

Le CONCOURS GÉNÉRAL AGRICOLE DE PARIS

J'ai reçu, la semaine dernière, plusieurs lettres me demandant ce que je pense du concours général agricole.

Je crois pouvoir dire du tout, pour la bonne raison que je n'y suis pas allé.

Mais, puisque mes aimables correspondants y tiennent, voici ce qu'en dit M. Alfred Jonon, chroniqueur bien connu du monde parisien.

Après un préambule assez long sur l'utilité des concours et expositions, dont il en dit très partisan, M. Jonon aborde son sujet et s'exprime ainsi :

Malheureusement, cette année, on dut couper celui de Paris en deux parties : La première qui eut lieu en mars, au Grand Palais, et que comprenait les animaux gras ; ce fut un fiasco. Le second se tient actuellement au Champ de Mars et comporte les animaux reproducteurs, les machines, etc. ; c'est un succès !

Le beau point le plus remarqué est le charolais-nivernais. A côté se trouve la magnifique race limousine, puis celle de Salers, au pelage sombre, la parthenaise à la robe froment, avec ses sous-variétés marchine, nantaise et choletaise.

Viennent ensuite, les races bazadaise, ferentaise, d'Aubrac, tarentaise, flamande, montbéliardaise et diverses autres.

La race Durham anglaise est également bien représentée. Les boeufs de cette race ont la rusticité, précieuse pour la boucherie, de grandir vite, d'engraisser vite et de fournir des animaux parfaits et complets quand ceux des autres races atteignent à peine le développement de l'âge adulte. A trente-six mois, à vingt et quelques mois même, un durham est bon pour la boucherie et offre une masse énorme de chair « persillée » de graisse.

Ici, les durham de bon éleveurs et leurs croisements sont nombreux ; ce qui faisait dire à un agriculteur :

Aimez-vous le *Durham*, on en a mis partout.

Quant aux races laitières, elles sont, j'ose le dire, fort bien représentées, attestant un progrès réel, aérieux, dans l'amélioration de la race par elle-même, c'est-à-dire par le choix de reproducteurs pris dans la race par sélection.

La bretonne, race rustique, sobre, travailleuse, et surtout d'une lactation butyreuse « à huile autre seconde » attire les regards admiratifs du bon peuple parisien, heureux de caresser ces coquettes et élégantes petites vaches, douces et tranquilles, à la mamelle gonflée par un lait riche et abondant.

Bien pris dans leur petite taille, les paysans bretons, au chapeau enrubanné et à la veste brodée, et les paysannes bretonnes, au costume si gracieux, font déguster le lait savoureux et crémeux de leurs bêtes.

Tout près triomphe la race flamande, laitière par excellence, au pelage acajou ; elle contraste par sa forte corpulence avec la petitesse de la bretonne.

Inutile de dire que la race normande pure brille de tout éclat, bonne à la fois pour le lait et pour la boucherie.

Les races gasconne, béarnaise, basquaise, ariégeoise, etc., sont aussi représentées.

Dans la légion étrangère trône la hollandaise, donnant de prodigieuses quantités d'un lait malheureusement un peu aqueux. Puis vient la schwitz au pelage froment, la race bernoise ou fribourgeoise et la petite jersiaise au lait si riche en crème.

Passons aux moutons.

Cette exposition est remarquablement belle, avec les types des races mérinos, dishley-mérinos, de la Charmoise, lauragaise, poitevine, limousine, bizet, artésienne, couchoise, berrichonne, bretonne, southdown dishley et de leurs croisements.

Pour les bêtes à lard, les races cranganaise, normande, limousine, périgourdine comblent les races anglaises, lesquelles tendent à se substituer aux races indigènes pures ou directement, ou par leurs croisements. Les yorkschire et les berkschire ont en effet une remarquable précocité à l'engraissement que n'ont pas au même degré nos races françaises pures.

L'exposition des volailles est fort jolie : tendez-vous des rembreux amateurs qui « exposent » à qui mieux mieux devant les mérites respectifs de nos racee françaisee de Crèvecœur, Houdan, La Flèche, Le Mans, la Bresse, Barbezieux, races de Mantes, Coucesda, Faverolles, Coucou, Courtes pattes, etc. Les étrangères ne sont pas moins bien représentées : Orpington, Cochinchinoise, Brahmatoutra, Dorking, Andalouse, Minorque, Langshan, Hambourg, Coucou de Malines, Legorn, etc.

Les lapins représentés sont les béliers, communs, russes, à fourrure, angores, géants des Flandres, japonais, etc.

De superbes dindons, d'énormes oies de Toulouse, de jolis canards de Rouen, des pintades aux couleurs variées et une superbe collection de chiens de berger agrémentent — si l'on veut — cette partie du concours. Mais leurs cris, se mêlant aux joyeux « cocorikos » des coqs, aux beuglements des bovins, aux bêlements des moutons, aux grognements des porcs, forment une cacophonie ne manquant pee d'originalité.

Les instruments et machines de toutes sortes sont peu nombreux et c'est dommage ; car leur exposition est une utile leçon de choses pour les agriculteurs, tout en étant une preuve manifeste des progrès réalisés dans la mécanique agricole.

***

Comme la place m'est strictement mesurée, je n'ajouterai pas à cette chronique déjà longue, la réponse à plusieurs demandes de renseignements. Aussi bien, elle sera encore de circonstance la semaine prochaine ; et peut-être que, d'ici là, j'aurai ice nouvs et adresse de l'ami, qui a signé C. E. Y., condition indispensable pour lui donner satisfaction.

L. GENSIER.

Port de Dunkerque

EXTREES du 26 Juin

Islande br. fr. Aimée, 196, dm. (avec l'armement complet des goélettes Terre-Neuvienne et Martha, échouées à Falmouth après avaries).

Lowevil, v. a. Muncaster, 495, pavés.
Bilbao, v. esp. Bonanza Mendi, 1282, minerai.
Leith, v. a. Astrologer, 578, dm.
Havre, v. a. Aurora, 492, dm.

du 27 Juin

Hull, v. a. Polo, 298, dm.
Narvick, v. a. Rossland, 1161, en m.

NOUVELLES MARITIMES

ARRIVAGES : VENANT DE :

Londres 25, st. fr. Am. Sal. de Lamornaix Plein, entre pour Dunkerque.
Santos 23, st. Maasland Dunkerque

DEPARTS : ALLANT A :

Anvers 25, 3 m. fr. Dahomey Brest
Limerick 26, 3 m. Michelet Oregon
Rotterdam 24, 3 m. Charles Gounod
San Francisco.
Queenstown 25, 3 m.cr. Ville de Dijon Londres

MARCHÉS

VALENCIENNES, 26 Juin.

Sucres bruts à livrer. — Premiers jets, 2 d'octobre, 30,50.

Graines et farines. — Farines, 1re qual., 32,50. — Id. 2e qual., 31,50. — Gries blancs, 1re qual., les 80 kilos, 19,50. — Id. 2e qual., 18,50. — Avoines, 1re qual., les 100 kil., 17,50. — Id. 2e qual., 16,50.

Stock des Entrepôts de l'arrondissement. — Entrepôt de Valenciennes 30.277 sacs de sucre, dont 7.377 de sucre blanc et 22.900 de sucre roux.

Entrepôt de Lourches 5.800 sacs de sucre, dont 3.300 de sucre blanc et 2.500 de sucre roux.

La Villette, le 27 Juin

Espèces	Quantités amenées	Quantités vendues	Poids moyen	Poids du kilog. par qualité. Viande nette 1re	2e	3e	Poids vif 1re	2e	3e
Bœufs	3.275	3.195	...	1 64	1 46	1 30	1 00	.80	.73
Vaches	1.188	1.441	...	1 60	1 40	1 30	.99	.77	.71
Taureaux	439	405	...	1 40	1 30	1 18	.77	.71	.63
Veaux	2.535	2.855	...	1 90	1 70	1 54	1 17	1 09	.95
Moutons	17.112	16.824	...	2 20	2 10	1 90	1 20	1 05	.95
Porcs	6.356	6.367	...	1 68	1 61	1 50	1 18	1 14	1 06

Peaux de moutons 1/2 laine : 3,»»-4,50.
— rases : 2,50-3,50.

Physionomie des ventes :

Bœufs. — Vente plus difficile.

Limousins et périgourdins 85-88, bourbonnais et marchois 80-86, normands 78-89, manceaux 78-85, vendéens et marachins 72-82.

Moutons. — Vente plus facile par suite d'une demande active.

Agneaux 110-118, Centre 105-112, Midi 100-110, métis 95-105.

Veaux. — Brie, Beauce et Gâtinais 100-108, champenois et manceaux 90-100, gournayeux et picards 80-90, cocennais 75-80, service 70-75.

Porcs. — Vente difficile en raison du nombre. Maigres 58-60, gros 55-57.

Boire un Bouillon

est, en matière commerciale ou financière, une désagréable épreuve. Mais, au contraire, quelle joie !.... quand il s'agit d'un potage fait avec . . . .

L'EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200 millions de francs

Entièrement versés

Les Agences à :
ROUBAIX, 37-39, rue de la Gare ;
TOURCOING, 19, rue Carnot ;
paient dès à présent les COUPONS à l'échéance le 1er Juillet 1910.

ORDRES DE BOURSE (comptant ou terme)
Versements, Echanges, Transferts
Renouvellement de Feuilles de Coupons, etc.
Souscriptions, LOCATION DE COFFRES-FORTS, GARDE DE TITRES
Dépôt de Colis

La Maison SOYEZ Père fabrique malles, sacs de voyages, maroquineries, plus légères, plus solides, 30 % meilleur marché qu'à Paris. Atelier spécial pour automobiles, se charge des réparations.

CONSEIL PRÉCIEUX

A ceux qui ne connaissent pas encore
L'EXCELLENT VIN DE
BANYULS-TRILLES
QUINQUINA
nous conseillons vivement de goûter cet
INCOMPARABLE APERITIF
recommandé par MM. les Médecins aux Hommes, Dames et Enfants
DEMANDER UN « TRILLES »
et exiger l'étiquette BANYULS-TRILLES sur la bouteille

Prix du Beurre, des Œufs, des Pommes de terre

POUR NOS MÉNAGÈRES

MARCHÉS	BEURRE le kilo	ŒUFS le mille Normandie	ŒUFS le mille Picardie	POMMES DE TERRE les 100 kilos
Paris, 22 juin (pour comparaison)	Normandie 2,30 3,30 ; Bretagne ... 2,»» 2,80 ; Touraine ... 2,40 2,90 ; Nord et Est 2,»» 2,80	extra 96 120 ; choix 80 90 ; ord. 58 74	extra 100 124 ; choix 80 90 ; ord. 72 7[illegible]	
Lille, 22 juin	3,»» à 3,20 le kilo	10,»» à 11,»» le cent	4,»» à »,»» les 100 k.	
Aire, 17 juin	2,70 à »,»» le kilo	2,60 à »,»» le quart	6,50 à »,»» les 100 k.	
Armentières, 20 juin	3,10 à »,»» le kilo.	10,»» à »,»» le 100	10,»» à »»,»» les 100 k.	
Arnèke, 14 juin	3,»» à 3,20 le kilo	1,90 à 2,10 le quart		
Avesnes, 17 juin	1,70 à 1,50 la livre	2,50 à 2,60 le quart.		
Bailleul, 21 juin	1,40 à »,»» la livre	10,50 à »,»» le cent	18,»» à »,»» les 100 k.	
Bergues, 20 juin	3,45 à 3,17 le kilo	2,60 à »,»» le quart		
Bourbourg, 21 juin	2,80 à 3,20 le kilo	2,80 à 2,70 le quart	14,»» à 16,»» les 100 k.	
Cambrai, 25 juin	1,40 à 1,50 la livre	2,20 à 2,30 le quart	12,»» à 13,»» les 100 k.	
Cassel, 17 juin	1,30 à 1,50 la livre	2,»» à 2,10 le quart		
Courtrai, 20 juin	255 à »,»» le kilo	2,45 à »,»» le quart	4,50 à »,»» les 100 k.	
Cysoing, 21 juin	1,50 à »,»» la livre	2,70 à »,»» le quart	10,»» à »,»» les 100 k.	
Douai, 24 juin	1,30 à 1,40 la livre	2,»» à 2,10 le quart	0,80 à »,»» le kilo.	
Estaires, 23 juin	1,30 à 1,45 la livre	2,65 à 2,80 le quart	3,50 à 5,»» les 100 k.	
Etreux, 23 juin	1,25 à 1,30 la livre	2,50 à »,»» le quart		
Fourmies, 11 juin	1,30 à 1,40 la livre	2,40 à 2,50 le quart.		
Haubourdin, 3 juin	1,30 à »,»» la livre	1,20 à »,»» la 1/2 q.		
Hazebrouck, 20 juin	1,60 à 1,75 la livre	2,60 à 2,75 le quart		
La Bassée, 23 juin	1,65 à 1,80 la livre	3,»» à 3,10 le quart	16,»» à 18,»» les 100 k.	
Landrecies, 18 juin	1,40 à 1,50 la livre	2,60 à »,»» le quart		
Lannoy, 21 mai	3,»» à 3,30 le kilo	2,20 à 2,40 le quart		
Merville, 15 juin	1,40 à »,»» la livre	2,30 à »,»» le quart	4,50 à 6,»» les 100 k.	
Ors, 21 juin	1,40 à 1,45 la livre	2,50 à 2,60 le quart		
Quesnoy-s.-D., 23 juin	1,75 à »,»» la livre	2,80 à »,»» le quart		
St-Amand, 25 juin	1,45 à 1,55 la livre	3,»» à »,»» le quart		
Steenvoorde, 25 juin	1,40 à 1,50 la livre	2,50 à 2,60 le quart		
Sedin, 27 juin	1,70 à 1,80 la livre	3,»» à »,»» le quart	0,20 à 0,25 le kilo	
Solesmes, 25 juin	1,60 à »,»» la livre	2,30 à »,»» le quart	0,25 à »,»» le kilos	
Somain, 16 juin	1,55 à 1,65 la livre	1,35 à 1,60 le 1/2 q.		
Valenciennes, 25 juin	1,55 à »,»» la livre	2,90 à »,»» le quart		
Wasquehal, 24 juin	1,70 à »,»» la livre	1,35 à »,»» le 1/2 q.		

FEUILLETON N° 30

J. Gendry du Jardinet

L'ANNEAU DU MEURTRIER

XVIII

Les Brigands

Il ne faut pas confondre les brigands qui avaient enlevé Paméla avec les bandits dont nous avons parlé et qui ont pris part à l'attaque du château della Rocca. Les brigands sont des détrousseurs de grand chemin, des hommes de sac et de corde, que, dans tous les pays, on condamne à la potence.

Paméla avait passé subitement de la joie et des enivrements de sa fête nuptiale à l'épouvante et à une fuite forcée dans la forêt.

Pourquoi ces brigands l'avaient-ils enlevée ?

Telle était la question que Paméla se posait avec effroi.

C'est en vain qu'elle s'adressa à l'homme qui la tenait en selle, comme une proie.

Un horrible blasphème fut toute la réponse qu'elle en obtint.

Pendant dix minutes, les brigands se précipitèrent dans les maquis, en renversant tout sur leur passage.

Rien ne les arrêtait, pas même les blessures de leurs chevaux, dont ils pressaient la marche de l'éperon et du fouet.

Evidemment, les brigands craignaient d'être poursuivis.

Enfin, ils s'arrêtèrent, et, sur l'ordre de leur chef, il se fit un silence complet.

Ils avaient tous l'oreille au guet.

Paméla voulut profiter de ce silence pour implorer ses ravisseurs.

— De grâce, dit-elle avec des larmes, de grâce...

— Silence ! fit le chef d'une voix sourde en s'élançant sur elle, et la menaçant de son poignard.

Le son de cette voix étonna Paméla. Elle ne lui était pas inconnue.

Le brigand lui posa la main sur la bouche et lui dit d'une voix sourde :

— Si vous dites encore un mot, vous êtes morte.

Cette menace acheva de glacer d'effroi l'infortunée Paméla, qui, pendant le silence général, put compter ces ravisseurs. Ils étaient si nombreux que les paysans, inexpérimentés dans le maniement des armes, qui faisaient partie de la noce, eussent été impuissants à l'arracher de leurs mains.

Enfin le chef donna ordre à la troupe de reprendre sa marche en avant. Mais cet ordre était accompagné d'un signe, dont Paméla ne tarda pas à connaître l'effet. Deux brigands se placèrent, le revolver au poing, à droite et à gauche du bandit qui la tenait en selle.

Mais, à part ces deux hommes, le reste de la troupe avançait tout en causant.

C'est qu'ils ne redoutaient plus d'être poursuivis ; ils étaient déjà à deux lieues de la ferme de Beppino, et ils avaient fait de nombreux détours qui les rassuraient contre toute velléité de poursuite. Les bandits se débarrassèrent de leurs masques. Le chef seul cachait soigneusement son visage et sa taille, qui étaient voilés sous un ample manteau à capuchon.

Paméla se demandait quel pouvait être cet homme dont il lui semblait déjà avoir entendu la voix. Mais, comprenant que ses pleurs et ses supplications ne pourraient attendrir les brigands, qui agissaient dans un but bien déterminé, elle ne s'abaissa plus à les implorer.

Elle se perdait dans ses réflexions et se demandait pourquoi ils attentaient à sa liberté. N'était-elle pas une simple fille des champs, ayant vécu paisiblement sans avoir jamais eu de démêlé avec personne ?

Ses pensées devenaient plus sombres encore, quand elle les reportait sur Luigi.

— Combien il doit souffrir ! se disait-elle avec douleur.

On est doublement malheureux quand ceux que nous aimons souffrent à cause de nous.

En réfléchissant à la désolation de Luigi, sa pensée se reporta peu à peu sur Moreno.

Elle ne tarda pas à se demander s'il n'était pas au nombre des brigands.

— Non, se dit-elle, Moreno ne peut être au nombre de mes ravisseurs, puisqu'il chantait lorsque les bandits tombèrent sur nous.

Puis il n'est pas assez riche pour stipendier une troupe nombreuse de brigands, qui vendent cher le péril auquel ils s'exposent lorsqu'ils doivent agir loin de leurs repaires.

Pendant une heure encore, en proie à ses tristes réflexions, Paméla fut forcée de pénétrer de plus en plus dans les sombres forêts.

La pauvre enfant se croyait perdue, sans aucun espoir de retrouver sa liberté.

Qui pourrait, en effet, la trouver dans ce dédale obscur, où elle s'enfonçait de plus en plus ? Quelle puissance aurait la force de l'arracher aux mains vigoureuses qui l'avaient enlevée et qui la surveillaient de trop près pour qu'elle espérât leur échapper par la fuite ?

L'obscurité enveloppait la terre, lorsque les brigands s'arrêtèrent auprès d'un château en ruine.

C'était autrefois une de ces demeures seigneuriales bâties, comme tant d'autres, pour défier l'adversité.

Mais rien n'est stable ici-bas, et ce n'est la religion.

Ces ruines, situées sur le haut d'une colline, étaient majestueuses, même dans leur décrépitude.

Une tour qui semblait défendre encore les approches du château était tout entière debout. C'est vers cette tour que les trois brigands qui gardaient Paméla se dirigèrent sur un ordre de leur chef, tandis que leurs compagnons de rapine se répandaient comme des oiseaux de proie, dans les ruines !

Avec déférence, on invita Paméla à descendre du cheval sur lequel on l'avait forcée de chevaucher.

Rien n'échappe à celui qui est en péril. Il analyse chaque acte et en recherche les causes.

Des réflexions de Paméla, il ressortit que si les brigands avaient reçu l'ordre d'attenter à la liberté, elle n'avait rien à craindre pour sa vie. Mais en vertu ne courait-elle pas quelque danger ?

Paméla n'osa s'arrêter à cette pensée.

On l'introduisit dans une vaste salle, où le brigand qui la conduisait la laissa seule, après en avoir soigneusement fermé la porte.

Dans un coin de cette salle, Paméla remarqua quelques bottes de paille. C'était sans doute la couche qui lui était destinée.

Quoique la ferme du vieux Beppino ne fût pas luxueuse, Paméla ne put, sans éprouver un vif serrement de cœur, penser à sa petite chambre où, le soir, elle se retirait avec bonheur pour se délasser de ses travaux.

Et, en ce moment, après les événements terribles de la journée et une longue course dans la forêt, elle se voyait seule.

Mais non, elle n'était pas seule. Son imagination lui représentait de tels dangers qu'elle eût considéré comme un bonheur inespéré de se trouver seule, abandonnée, sans guide, au milieu de la forêt. Les brigands qui la gardaient lui semblaient plus à craindre que les bêtes féroces.

Pensant ces réflexions, la nuit avait vaincu complètement le jour.

Paméla eut peur.

Alors elle se mit à désirer l'arrivée des brigands.

Enfin, accablée, elle se jeta sur la paille. Mais à peine s'était-elle étendue qu'elle se précipita hors de cette couche improvisée.

Ses yeux hagards roulaient tout autour d'elle et cherchaient à percer les ténèbres. Il lui semblait qu'on marchait dans la salle.

Paméla était douée d'une énergie peu commune, que la vie champêtre, dans une contrée infestée d'animaux sauvages avait encore développée.

L'ignorance du danger qui la menaçait, le désir de savoir à quel nouvel ennemi elle allait avoir affaire au milieu des ténèbres, la poussèrent en avant au lieu de l'abattre. Elle était comme électrisée.

Elle marcha de côté et de l'autre dans la salle.

Soudain, elle fit un soubresaut. Il lui semblait qu'un animal l'avait frôlée et avait fui vers les bottes de paille.

Après un instant de réflexion, elle se dit :

— C'est sans doute un rat, que j'aurai dérangé, en me couchant.

Aussitôt, en vraie fermière, elle n'éprouva plus aucune crainte. Que de fois, dans les fermes, on traque des animaux immondes qu'on s'efforce toujours de détruire !

Instinctivement, elle se dirigea vers les tas de paille.

(A suivre).

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
CACAO D'AIGUEBELLE
Dépôt : 74 bis, rue Nationale, LILLE
TÉLÉPHONE 11-08